

PIERRE-EDMOND ROBERT UN SIECLE ET DEMI DE BONHEUR

FOR MORE DETAILED
INFORMATION IN DETROIT AREA,
SEE BACK PANEL

IMPORTANT NOTICE
All persons (aliens and American citizens) must stop and report for customs inspection before entering the United States. There is a penalty for failure to report. It is advisable that persons departing from the United States check with customs officials regarding re-entry.

LE DILETTANTE

Pierre-Edmond Robert

*Un siècle et demi
de bonheur*

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6^e

Couverture : Anne-Marie Adda

ISBN 978-2-84263-620-3

LE PARC DU MÉMORIAL

« À UNE demi-heure de Detroit, le jardin d'Éden », tel aurait pu être le slogan de notre ville. On avait aussi proposé : « Rivières, forêts, vaste horizon ». Mais cette formule avait été aussitôt abandonnée parce qu'elle passait sous silence nos ateliers automobiles, nos conserveries de légumes et condiments, nos deux aéroports, dont un pour les lignes régionales. Elle donnait l'impression que nous n'avions que notre paysage et rien d'autre. Elle ne nous distinguait pas de La Nouvelle-Tolède, de l'autre côté de la rivière, sur la rive basse, un marais loin de tout.

— Eux, ils n'ont que leur ciel, ils peuvent bien en parler !

C'était une allusion à leur devise : « Ciel et

étoiles », d'ailleurs de fraîche date. Nous pouvions faire beaucoup mieux !

Voilà quelle avait été l'opinion générale pendant la session conjointe à laquelle nous participions, pour la Chambre de commerce, avec les représentants du conseil municipal.

Quelqu'un avait proposé : « Près de Detroit, mieux qu'à Detroit ». Certes, « tout y était », ainsi que chacun le remarqua. Cependant, nous aurions donné de nous-mêmes une image mesquine, comme si nous n'avions pu nous définir que par rapport à la capitale économique de l'État, à la manière de roquets agressifs affirmant qu'ils « n'ont pas peur des gros ». Non, il fallait insister sur l'anniversaire de notre ville qui, fondée en 1820, aurait cent cinquante ans en 1970 — début d'une nouvelle décennie qu'il fallait célébrer avec éclat. Finalement, « Un siècle et demi de bonheur » s'imposa, parce que c'était exactement ce que nous voulions dire. Les mots traduisaient notre pensée, rien de plus, rien de moins. Nous affirmions ainsi une évidence vérifiable ; nous l'affirmions tranquillement, sans

forfanterie, sans nous comparer à qui que ce fût. Pour le cent cinquantième anniversaire de notre ville, il restait à parfaire l'impression que nous voulions projeter, en soulignant tout ce qui était positif, et, avant cela, en mettant un terme à ce qui ne l'était pas encore.

Pour le second point, les facteurs négatifs, nous avons résolu d'éliminer ce qui sautait aux yeux : les cimetières de voitures, les maisons en mauvais état ou restées inachevées. Il avait été facile de se débarrasser de toutes les carcasses éventrées du pays en faisant un prix (en les cédant, plus exactement) à un ferrailleur de Detroit. Les cadets de l'Association des Églises réformées ont donné chacun une semaine de leur temps pour repeindre tous les murs écaillés à la ronde.

Les maisons inachevées, c'est-à-dire construites au rabais, étaient un problème plus ardu. Nous l'avons réglé pour l'avenir. Le conseil municipal a passé une ordonnance interdisant sur le territoire de la commune la construction de maisons dont le prix de revient serait inférieur à la moitié du coût moyen

des modèles proposés par les constructeurs de la région. Une certaine médiocrité était ainsi éliminée d'un trait de plume.

Pour le premier point — mettre en valeur tout le bon — cinq plaques de bronze, fournies par l'Office des monuments de l'État du Michigan, avaient été apposées, respectivement, à l'aéroport régional, devant les deux plus anciennes de nos églises, la méthodiste et la luthérienne, sur la partie originale du bureau de poste principal, ainsi qu'à proximité de la caserne des pompiers, à qui un collectionneur avait entièrement rendu son aspect initial, en 1911, y compris le bureau à cylindre du chef de brigade qu'orne un téléphone à récepteur de cuivre.

Il nous a exposé, comme à tous ses visiteurs, son point de vue :

— Chez les pompiers, la décadence a commencé en 1911.

Lui, gardait le cap en exposant une magnifique autopompe, le célèbre modèle numéro 6, peinte dans son rouge somptueux, tel qu'à l'origine, ainsi qu'il nous le fit remarquer, précisant :

— Pas le rouge acide des boîtes de tomates, celui qu'emploient les Japs pour leurs bagnoles, et je ne parle pas non plus du jaune prétendument « haute visibilité » dont on affuble désormais les camions de pompiers !

Il secouait la tête pour signifier son incompréhension devant ces tendances affligeantes. Nous l'approuvions.

Enfin, une sixième plaque, mais de plus grandes dimensions, a été placée au pied des marches de la mairie. Elle retrace toute l'histoire de la ville, de sa fondation à nos jours. En même temps, trois des maisons construites par les premiers habitants, des cabanes de pionniers, dont il ne restait plus guère que l'emplacement, un morceau de palissade en bois, avaient été entièrement refaites : nouveaux rondins de chêne pour les murs, écorce de bouleau pour les toits, galets de rivière pour les cheminées. Mais on les avait transportées au bord de l'autoroute, le long de la sortie qui mène à notre ville. On les aperçoit de loin, dans leur clairière. L'été, elles incitent les touristes à s'arrêter.

Mais la réalisation à laquelle nous avons été mêlés de plus près a été celle du nouveau parc, le parc du Mémorial.

À l'origine, ce n'était qu'une pelouse gagnée sur des terrains inondables, à l'aide de déblais, de débris de construction, qu'on ne savait où mettre et qu'on avait déversés là, au bord de la rivière. À notre époque, en fait de bateaux, il n'y avait guère que des barges qui venaient décharger du charbon et qui repartaient avec du sable et des cailloux. Nous nous retrouvions, tous les gamins de l'école élémentaire, au bord de l'eau pour observer le manège des tapis roulants et des vis sans fin qui dégorgeaient leurs cargaisons. Ou bien nous jouions dans les ornières au printemps, ou sur un sol durci par l'été, car c'était bien avant qu'on y semât du gazon ! On retrouvait là Henry (Harry) et son frère cadet, Quentin (Quint), L. L. Mac Beth qui était déjà « Monsieur Personnalité », et d'autres encore qui depuis ont fait leur chemin dans la vie. Tout cela, au fond, n'était pas si ancien, mais en aménageant ce que nous appellerions désormais le parc du

Mémorial, nous pouvions mesurer, en un clin d'œil, les années écoulées.

C'est ainsi que nous avons planté quelques arbres à fleurs, fournis par les pépinières locales, et aussi de jeunes érables. Pour ces derniers, et bien qu'ils poussent vite, il faudra du temps avant qu'ils donnent de l'ombre ! Heureusement que nous les avons mélangés avec des ifs et des cyprès nains, qui font peut-être trop cimetière. Au centre du parc, puisqu'il est au croisement de deux allées en diagonale, nous avons fait ériger, sur nos fonds propres, un mât de six mètres de haut, destiné au drapeau des États-Unis d'Amérique, avec une traverse pour celui de notre État. La hampe du drapeau est fixée à un socle de granit du lac Supérieur. Sur chacune de ses faces, nous avons fait graver tous les lieux d'opérations où des unités de notre région ont été envoyées, des guerres indiennes et de la guerre de Sécession jusqu'au Vietnam inclus.

L. L. Mac Beth avait été chargé par la Chambre de commerce de récolter les fonds. C'était ce qu'il faisait de mieux. D'autres nous avaient donné un

coup de main, conduisant la pelleuse à l'occasion. Harry n'avait pu le faire, car il était parti depuis longtemps. C'était dommage : nous connaissions tous ses talents de conducteur. Dès l'école secondaire, il s'était montré un as du volant, et, pendant les vacances, il pilotait déjà des camions de livraison avec la virtuosité d'un ancien.

Quint, son frère cadet, n'était pas aussi débrouillard. Il faut dire qu'il avait été gravement malade, quelque temps après son arrivée dans notre école. Il avait attrapé la polio dans un camp de vacances, pas très loin, sur un des petits lacs, à l'intérieur de l'État. Il n'était pas le seul dans ce cas : nous connaissions tous des familles où cela s'était produit, ces étés-là. Le service d'hygiène avait voulu fermer tous les camps de vacances, interdire même la baignade dans notre rivière et sur les plages du lac Saint-Clair. Ils auraient mieux fait de balayer devant leur porte. Mais ils devaient trouver qu'à Detroit, dans leurs terrains vagues, sur leurs dépotoirs, c'était plus propre.

Quint avait eu une fièvre terrible, et il était resté

plusieurs mois à l'hôpital. Puis il avait fini par se remettre ; on pensait qu'il ne marcherait plus. Pas du tout, il avait à peu près retrouvé ses jambes. Il portait quand même une attelle d'aluminium, du genou droit à l'extérieur de sa chaussure, quand il sortait de chez lui. Il paraît qu'il aurait presque pu s'en passer. En somme, il s'en était bien tiré. Il clopinait quand même un peu sur le chemin de l'école.

Sa dernière année, il avait fait un diplôme de comptabilité et il avait travaillé à la banque. Il n'y était pas resté : il s'est tout de suite établi à son compte. C'est même pour cette raison qu'il a été un des premiers admis dans notre Club Numéro un de jeunes entrepreneurs.

Ce club est en réalité l'aile marchante de notre Chambre de commerce des jeunes. Pour les souscriptions, les collectes de fonds annuelles, les journées commerciales, tout le monde s'y met. Mais le club prend la responsabilité de manifestations plus réduites, ou régulières. Nous avons nos petits déjeuners hebdomadaires du lundi. Le rendez-vous est à sept heures, l'hiver dans la salle à manger de l'hôtel

Les Vieux Amis, dans le centre de la ville, et l'été sur la véranda d'un autre établissement, Le Grand Large, au bord de la rivière.

Pour la prière qui commence nos réunions, nous invitons à tour de rôle les représentants de tous les cultes de la ville. Quelqu'un avait proposé de limiter leur nombre aux titulaires d'un doctorat de théologie. Dans les annonces pour la presse, nous n'aurions eu comme formule que : « Le docteur Untel, de l'Église machin, diplômé de l'Université chose, prononcera l'invocation. » Cela nous aurait conduits à éliminer trop de gens, sans compter le problème des doctorats de fantaisie, délivrés par des officines de la côte ouest qui vous expédient des peaux d'âne rédigées en caractères gothiques contre un virement postal. Pour nous, c'était reprendre autrement une discussion ancienne sur les critères d'admission à notre groupe :

— Nous ne voulons que des gens ayant terminé leurs quatre années de collège, avait proposé quelqu'un.

Même si la plupart d'entre nous portent avec

fierté l'anneau aux armes de nos collègues, gravé du millésime de sortie, nous avons rejeté cette condition. La démocratie, ce n'est pas cela. Dans le cas présent, nous avons établi un annuaire complet, où, par ordre alphabétique, tous avaient leur place.

Bien sûr, le chapitre local des Athées militants nous avait fait des histoires : ils voulaient un temps de parole égal, un droit de réponse. Ils demandaient la même chose en toute occasion : fête des écoles, tournoi de golf, même pour ce qui en était rapporté par le *Chroniqueur*, dans son numéro du jeudi, ou par les chaînes de radio-télévision Union chrétienne, Familles et Loisirs, Rythmes et Voix de la Communauté hispanique. Ils ne nous ont pas pris au dépourvu ; nous leur avons fait remarquer que notre club était une organisation privée, avec cotisations annuelles, et que nos manifestations n'étaient pas ouvertes au public, sinon sur invitation.

— Mais vous prétendez parler au nom de la ville !

C'est tout ce qu'ils avaient trouvé. Comme ils faisaient mine d'insister, nous leur avons donné le nom de notre conseil juridique. On entend encore parler

d'eux, de temps en temps, en général après l'élection par leur groupe d'un nouveau président. Mais ils savent bien qu'ils sont dans leur tort.

Deux fois par mois, nous avons un déjeuner, suivi d'une conférence de vingt minutes sur des sujets d'économie mais aussi de voyages, ou bien un dîner avec une réception ouverte aux invités. Nous nous retrouvons alors à l'armurerie-arsenal de la Garde nationale, qui a une salle à manger classique et un bar avec le plus long comptoir de la région. C'est un passe-droit, car les statuts interdisent de louer ces locaux, mais nous avons les meilleurs rapports avec les anciens combattants et les réservistes qui les gèrent.

À cela, rien d'étonnant : nous avons tous fait — sauf Quint, bien sûr, et Harry qui travaillait déjà, dimanches et fêtes, pour un garage sur l'autoroute — la préparation militaire au collège et, ensuite, un service de quatre ans dans la réserve, à raison d'une semaine tous les trois mois et d'un dimanche sur deux, le reste du temps. C'était le seul moyen d'avoir la paix. Et nous étions sûrs, ainsi, de

rester sur place. Aucun d'entre nous n'avait l'intention d'aller au Vietnam. Nous avions tous déjà trop à faire : la paie de nos employés à assurer, les emprunts à rembourser. Pour la même raison, nous n'allions pas passer notre vie à l'université afin d'obtenir des sursis jusqu'au-delà de l'âge limite des incorporations, ni étudier la théologie, comme les plus acharnés. Personne, dans notre ville, n'avait déserté, filé au Canada ou en Suède. Et l'objection de conscience, nous n'y croyons pas beaucoup non plus.

Un dimanche sur deux, c'est plus qu'il n'y paraît, surtout l'hiver. Et nous n'avions droit qu'à une seule absence dans l'année, quelle qu'en soit la raison. À la deuxième, on était versé dans l'armée d'active, et en avion vers les rizières ! Évidemment, on n'allait pas faire la fête la veille. Pour la plupart d'entre nous, il y avait du travail à terminer le samedi matin. Mais, bien avant midi, on était à l'armurerie-arsenal, le sac à la bretelle. À peine en uniforme, on prenait les jeeps, et plein nord dans les bois ! Le camp des réserves nationales n'est qu'un

point sur les cartes routières. On y gèle six mois de l'année, et l'été, gare aux moustiques !

Le temps qu'on y passait était bien employé : tir, inventaires de matériel, surtout le parc automobile, car nous sommes avant tout une unité de transport. Tout le monde se connaissait. Les officiers faisaient presque tous partie de la Chambre de commerce. Les banques et toutes les industries étaient représentées : l'automobile, les fonderies, le mobilier de bureau, les accessoires électriques. Des gens de notre communauté, le sel de la terre.

Dès notre arrivée, les jupes du pays se montraient autour du camp. Elles s'invitaient dans les baraques, pour la distraction, pas pour l'argent. Personne ne s'en vantait, pas plus que du nombre de boîtes de bière liquidées dans la soirée. Le lundi matin, on rentrait avec la gueule de bois ; cela ne nous empêchait pas d'être à l'heure au bureau.

Si nous avons donc les locaux nécessaires à nos réunions de la quinzaine, en revanche, nous manquions de conférenciers. Les chefs d'entreprise à qui nous avons fait appel ne préparaient jamais rien. Ils

s'imaginaient pouvoir improviser et ils finissaient par ne parler que de leur production, de l'historique de leurs usines, des nouveaux modèles... De la publicité, encore de la publicité ! Naturellement, c'est notre pain quotidien, mais pas entre nous. Les gens qu'on aurait voulu avoir : gestionnaires de portefeuilles de valeurs, analystes financiers, présidents de banques régionales, etc., coûtent cher.

— Notre budget n'est pas fait pour cela !

C'était la conclusion, en diplomate, de notre trésorier, L. L. Mac Beth. Il avait proposé de montrer, une fois sur deux, un documentaire géographique, films et diapositives. L'idée avait plu à tout le monde ; elle apportait de la variété, et puis, qui n'aime pas voyager ? Ce fut un succès, qui ne nous coûtait rien. Mac empruntait le matériel à l'agence de voyages où il travaillait. Il nous rendait service, mais c'était bien la moindre des choses. Quand il a eu ses difficultés avec la banque, nous ne l'avons pas laissé tomber non plus.

Il dirigeait alors le département prêts et hypothèques, ce qui était remarquable à son âge. Il était

même le plus jeune des vice-présidents. L'une de ses responsabilités était de faire visiter à des acheteurs éventuels les maisons saisies pour cessation de paiement et que la banque revendait pour récupérer au moins l'emprunt. C'est un vendeur-né ; il se débrouillait bien, trop bien finalement. Il avait pris l'habitude de donner des rendez-vous personnels dans ces maisons, non seulement aux représentantes des agences immobilières, mais aussi à des clientes de la banque qui lui avaient plu.

— Il leur montrait les lieux sous tous les angles !

On avait plaisanté, en ville, quand on avait appris sa combine.

— Et quand il n'y avait plus de lit ?

Il y en avait toujours un qui voulait les détails. En effet, le mobilier était le plus souvent enlevé et vendu à part, non pas pour en tirer de l'argent, car cela ne couvrait pas les frais du déménagement, mais pour faire paraître plus vastes aux acheteurs leurs pièces minuscules.

— Et la moquette, et l'escalier, les comptoirs de la cuisine ?

<i>Le parc du Mémorial</i>	7
<i>La cathédrale de la 101^e Rue</i>	39
<i>La rivière aux Indiens</i>	49

